

creative writing. Mougeon's piece, I would argue, belongs as much in section three as in section four. If it were relocated to the end of that rather short unit, the essay could serve as a useful bridge to the fourth and final segment on cultural representation and contestation.

The book as a whole really could benefit from a postscript on future challenges, and an appendix on additional resources (including e-resources) in lieu of a summary conclusion that – wisely – the editors do not attempt. Several of the chapters, for instance, limit themselves to the 2001 census data available from Statistics Canada; links to government and other reputable websites and publications would be of use to students with specific research questions in mind. Quibbles aside, I heartily wish that an English language, equivalent introductory textbook of this quality and appeal were available for use in English-language first-year courses in Canadian Studies.

Michèle Lacombe  
Trent University

FOUGÈRES, Dany (dir.) — *Histoire de Montréal et de sa région*, 2 volumes, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 1 599 p.

L'ouvrage est plutôt imposant. On l'a divisé en deux tomes, le premier traitant « Des origines à 1930 » et le second couvrant « De 1930 à nos jours ». Il contient un index très utile et est abondamment illustré : gravures, photos, graphiques et cartes sont choisis judicieusement et permettent de se faire une bonne idée du contexte et de bien suivre la démonstration. Cette histoire de Montréal est passionnante et foisonnante. Au fil de ses 35 chapitres, le lecteur apprend beaucoup d'éléments du passé de Montréal. Cependant, et c'est sans doute inévitable dans une telle entreprise, c'est aussi un livre touffu, avec plus de trente auteurs et une dizaine de chapitres écrits à plusieurs mains. Les auteurs connaissent bien leur sujet, ce qui vaut au lecteur certains exposés éclairants qui font bien le point sur l'état des connaissances. Il y a cependant des redites et on sent parfois un décalage entre la façon dont les différents auteurs ont abordé leur sujet.

Néanmoins, en examinant les ouvrages cités, j'ai été surpris par quelques absences. Ainsi, on cherche en vain William J. Atherton, qui a publié en 1914 une magistrale histoire de Montréal, bien documentée pour la période 1760-1914, même si elle a vieilli. En prolongement de cette remarque, on ne trouve pas beaucoup de discussion sur l'historiographie de la ville. À première vue, l'ouvrage ne s'y prêtait peut-être pas, mais il me semble que, de temps à autre, faire le point sur l'évolution de la façon d'écrire sur les différentes périodes de l'histoire aurait ajouté un élément de réflexion nouveau et stimulant. Dans la même veine, comment expliquer les séquences curieuses dans les histoires générales de Montréal? Pourquoi, pendant des années, semble-t-on ne publier qu'en français et qu'à l'inverse, à d'autres moments, plusieurs histoires paraissent, mais exclusivement en anglais? En outre, les points de vue changent et il y a un monde entre l'histoire d'Atherton (1914) et celle de Stephen Leacock (1942).

La périodisation a été déterminée par les trois grands « temps » d'occupation et d'exploitation du territoire : des origines à 1796, de 1796 à 1930 et après 1930. La première correspond au temps des voies d'eau, des portages, de l'exploitation des ressources renouvelables, la seconde à la période des canaux, du chemin de fer, de l'exploitation des richesses naturelles et la troisième, à l'établissement de liens routiers permanents entre l'île et la terre ferme.

Pour la première période, l'ouvrage rend bien compte de l'avancée des connaissances en géologie, en anthropologie ainsi qu'en archéologie. Le site et les premières séquences de l'occupation du sol sont bien présentés. Les cinq chapitres consacrés aux Amérindiens et à la période d'avant 1800, qui incluent donc la Nouvelle-France, ont été rédigés par Roland Viau. Ceci nous vaut de belles échappées sur l'apport des Amérindiens et sur la formation de la population, même si l'auteur ne tient pas toujours compte du territoire de la ville. Toutefois, le lecteur demeure sur sa faim devant le traitement de la période 1642-1760, car l'auteur semble avoir eu de la difficulté à séparer ce qui appartient à l'histoire de Montréal de ce qui appartient à l'histoire de la Nouvelle-France. Il y a de longs passages sur des institutions comme le Conseil souverain, à titre d'exemple, et le lecteur cherche en vain le lien avec l'histoire de la cité. De la même façon, l'histoire de la formation matérielle du bourg n'est pas bien synthétisée, ni celle du développement de l'île. C'est dommage, compte tenu des apports récents de l'historiographie. Cette partie est par ailleurs beaucoup trop longue.

Les chapitres sur le XIX<sup>e</sup> siècle, dont les cinq premiers sont de Dany Fougères et de deux collaboratrices, apportent beaucoup de regards neufs. La section sur la gouvernance et l'émergence des premières lois nous montre une municipalité qui cherche à développer son territoire de façon beaucoup plus proactive qu'on ne le supposait. Ainsi, l'évolution n'a pas été laissée entièrement au hasard, les Montréalais ayant cherché à l'encadrer dans une certaine mesure. Enfin, l'émergence des municipalités de banlieue à partir des années 1840 est bien expliquée, éclairant les aménagements de la fin du siècle. L'agriculture, l'enseignement, la population, l'Église catholique et la régulation sociale font l'objet de chapitres bien argumentés. Soulignons le traitement de la sociabilité et celui de la culture, écrits par Yvan Lamonde et qui font bien la synthèse. En principe, le tome I est censé couvrir la période des origines à 1930, mais dans les faits, la période traitée par les auteurs s'arrête souvent à 1900. Pour le début du XX<sup>e</sup> siècle, on note donc un certain hiatus, car la synthèse des trente premières années du siècle se trouve à être fragmentée, sinon à peu près escamotée, même si certains aspects sont traités ailleurs.

Les chapitres du tome II (21 à 35), débutent leur analyse à compter des années 1930. C'est dommage, car il me semble que la dynamique bien particulière des années 1890-1929, qui correspondent non seulement à la transformation de Montréal en métropole canadienne, mais à sa consolidation comme grande ville industrielle, est mal rendue. Pour l'essentiel, les quinze chapitres consacrés au XX<sup>e</sup> siècle portent surtout sur les décennies suivant la Seconde Guerre mondiale; seuls quelques-uns tentent un lien avec les années 1910 ou 1920. Les chapitres consacrés à cette période sont néanmoins bien réussis et font appel à des spécialistes de nombreuses disciplines, ce qui est heureux. Le traitement de la Crise et celui de la guerre apportent un regard neuf sur ces années cruciales. Les grands phénomènes de l'après-guerre et l'émergence de l'agglomération contemporaine sont bien présentés. Les deux chapitres sur le champ culturel apportent un éclairage nouveau et l'analyse du rôle de trois artisans du changement est intéressante.

L'ouvrage veut traiter de Montréal et de sa région. La tâche est difficile surtout dans le cadre d'une collection dont le découpage semble avoir été imposé par la définition des régions administratives du Québec. Les auteurs ont quand même bien tenté de rendre compte de la fluidité des limites régionales, mais le lecteur qui cherche les contours de la région de Montréal restera sur sa faim. Je soupçonne que presque chacun des auteurs avait une carte mentale de la région fort différente et que, tant bien que mal, on a mis le tout ensemble. Toutefois, c'était sans doute la partie la plus difficile de l'entreprise. Enfin, il faut regretter que l'éditeur ait pris le parti de renvoyer toutes les notes de bas de page – et avec près de 150 pages, elles sont très nombreuses – à la fin du tome II. C'est vraiment

dommage car les notes, souvent détaillées, sont nécessaires à la compréhension et surtout à la recherche. Il s'ensuit donc un alourdissement de lecture — au sens propre comme au sens figuré.

Voici donc un livre qui constitue un apport significatif à la connaissance de l'histoire de Montréal et qui devrait stimuler la recherche. Cependant, son caractère encyclopédique fait ressortir le besoin d'une synthèse « portable » de l'histoire de la ville.

Jean-Claude Robert

*Université du Québec à Montréal*

GALLAND, Caroline — *Pour la gloire de Dieu et du Roi. Les récollets en Nouvelle-France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris: Éditions du Cerf, 2012. Pp. 528.

In 1904, a dispute broke out between historian Thomas Chapais, author of a newly-published biography of Intendant Jean Talon, and a Récollet friar, Brother Colomban-Marie Dreyer. The burden of the friar's complaint was that in the writing of this and other historical works, the Récollets were being treated unfairly. There was no doubt: as missionaries in New France they had frequent run-ins both with the Jesuits and with the episcopate. This, in the eyes of Chapais and others, made them unfaithful servants to the Church of Québec. Since history always favours the victors, and since the Récollets were the losers, they were relegated to something close to oblivion. "Les Récollets n'ont rien à perdre; tout est perdu pour eux," wrote Dreyer (p. 144).

Caroline Galland recognizes this unfairness, which she attributes to the ideology of late nineteenth-century Québec. A nascent nationalism infused with ultramontanism had created a foundational myth in which the Church, unified and unshakeable, stood like a rock between the *habitants* and the British conquerors. In this scheme of things, the Récollets were, so to speak, the burr under the saddle. They were Gallican in their loyalties and laxist in their administration of confession – both of these things anathema to the rigorists of the seventeenth (and the nineteenth) century: so historiography set them set aside.

And, says the author, the misperception has been allowed to continue to this day. Even now, historians downplay the role of the friars in New France. She purposes to correct this; but first, she takes their problems head-on. As missionaries to the Amerindians they were no match for the Jesuits. They were poor communicators: nothing that they wrote could match the Jesuits' *Relations* – or inspire comparable moral and financial support. Their poverty was a constant hindrance to them. Above all, their Gallicanism was an affront to Bishop Laval who suspected (quite reasonably) that they were in league with the Crown to degrade, or at least dilute, his power. Had he not been ordered otherwise, he would have kept them penned up in their convents, away from the parishes and the Indian missions. For years, the Récollets lived with frustration. But is not all this worthy of record? "Quand bien même l'histoire des récollets en Nouvelle-France est celle d'un échec, cette histoire mérite d'être écrite" (p. 146).

The progress (or, sometimes, lack of it) of the Récollet friars in the Canadian missions provides an excellent illustration of the political entanglements of seventeenth-century Catholicism. Initially favoured by Champlain, they soon found themselves sidelined in favour of the Jesuits. Then, in 1632, when France took back the colony after a brief occupation by the Kirke brothers, the Jesuits returned, but the Récollets did not. To find out